
MARTHA HALL KELLY

L'APPEL DES COLOMBES

ROMAN



MARTHA HALL KELLY

DÉJÀ 1 MILLION DE
LECTEURS CONQUIS


CHARLESTON

MARTHA HALL KELLY

L'APPEL DES COLOMBES

Paris, 1940.

« Les Colombes d'or », c'est le nom sous lequel Arlette Larue et Josie Anderson sont connues de la Gestapo alors qu'elles forment l'un des duos d'espionnes les plus redoutables de la Résistance. Mais, lorsqu'elles sont arrêtées et déportées au camp de Ravensbrück en même temps que leurs proches, le prix à payer pour leur engagement est énorme.

Dix ans plus tard, elles ont toutes deux survécu à l'enfer des camps. Tandis que Josie traque les fugitifs nazis à travers le monde, Arlette, elle, tente de retrouver son fils disparu. Pourtant, le destin va les réunir pour une dernière mission peut-être plus dangereuse encore que tout ce qu'elles ont traversé : arrêter le médecin qui a pratiqué d'innombrables expériences sur leurs familles à Ravensbrück. C'est le début d'une quête bouleversante pour obtenir justice et protéger ceux qu'elles aiment.

Inspiré de faits réels, *L'Appel des Colombes* nous entraîne dans un récit haletant et éblouissant porté par deux héroïnes aussi courageuses qu'inoubliables.

« UN PREMIER ROMAN ÉPOUSTOUFLANT,
ABSOLUMENT IMPOSSIBLE À LÂCHER. »

Tatiana de Rosnay à propos du

ISBN : 978-2-36812-958-6



9 782368 129586

23,90 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design : © Studio Piaude

Images : © Ildiko Neer / Trevillion Images

et © Ildiko Neer / Arcangel Images



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

L'APPEL
DES COLOMBES

De la même autrice :

Le tournesol suit toujours la lumière du soleil, 2021
Un parfum de rose et d'oubli, 2019
Le lilas ne refleurit qu'après un hiver rigoureux, 2018

Titre original : *The Golden Doves*
Copyright © Martha Hall Kelly, 2023
Tous droits réservés.
Traduit de l'anglais par Jessica Shapiro

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

Maquette : Patrick Leleux PAO
ISBN : 978-2-36812-958-6

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@editionscharleston) !

Martha Hall Kelly

L'APPEL
DES COLOMBES

Roman

*Traduit de l'anglais
par Jessica Shapiro*


CHARLESTON

À toutes les femmes qui ont survécu à Ravensbrück.

Et à celles qui n'en sont jamais revenues.

Josie

Fort Bliss, Texas, 1952

JE ME RÉVEILLE À L'AUBE, à plat ventre sur le canapé, persuadée d'être de retour au bloc dix. La fenêtre du salon est entrouverte et une nouvelle tempête de poussière texane fait rage dehors, crachant plus de sable que de poussière à l'intérieur de la pièce. Je pose les pieds au sol, prise d'une migraine épouvantable. Soixante-cinq photos de dossiers scotchées au mur au-dessus du canapé s'agitent dans le vent, et les hommes me regardent de haut.

Mengele. Von Braun. Speer.

Je me lève, me dirige vers la fenêtre et trébuche sur une canette de bière à moitié pleine.

— Merde.

Une rafale frappe mon petit autel sur la table basse, la flamme de la bougie dansant encore sous la photo

de ma mère et celle d'Arlette et moi, bras dessus, bras dessous, à la Libération. Le vent emporte le portrait de ma mère et l'envoie valser dans les airs. Je plonge pour l'attraper avant qu'il ne tombe, puis le repose à sa place.

Je m'approche de la fenêtre à pas traînants. Le sable tourbillonne dehors, si épais que les monts Franklin au loin ne sont plus que de grosses masses floues. Un pigeon attend sur le rebord que la tempête se calme. Je le chasse d'un geste et referme la fenêtre d'un coup sec.

L'horloge de la cuisine indique six heures et demie du matin. Je suis déjà en retard.

Hâte d'en finir avec cette histoire. Avec un peu de chance, un boulot de routine. Et ce sera moi qui fixerai les règles, cette fois.

J'enfile la jupe rosâtre, le chemisier vert et la veste de treillis kaki réglementaires, puis glisse mon PPK argenté dans son holster sous mon épaule. Ce simple geste me calme, la crosse brune tenant parfaitement dans ma main. C'est l'arme de la police nazie que j'ai confisquée à un scientifique qui entrait sur le territoire et qui jurait qu'il ne savait pas comment elle était arrivée dans sa valise.

Je fourre une paire de gants médicaux dans ma poche, attrape le panier garni et franchis, au volant d'une Jeep gouvernementale, l'entrée où se dresse une énorme roquette portant l'inscription BIENVENUE À FORT BLISS : VOTRE CENTRE ANTIAÉRIEN ET MISSILES TÉLÉGUIDÉS.

Sur la route, je lis le dernier dossier. D'après leurs formulaires d'admission, tous présentent quelque excentricité. L'un se lave de façon obsessionnelle. L'autre se masturbe trop. Krupp, lui, est maniaque au sujet de ses vêtements et a tenu à ce que sa femme, Irma, achète des bagages neufs pour le voyage, non sans lui avoir précisé le modèle exact des valises. Tout nouveau savant est contractuellement dans l'obligation de déclarer le

contenu de chaque sac, mais lui a écrit une véritable missive, allant même jusqu'à énumérer ses dix caleçons et les produits de beauté de sa femme.

En périphérie d'un quartier résidentiel de Fort Bliss, je trouve le 210 Canyon Road, un petit pavillon de plain-pied typique d'El Paso qui s'efforce de passer inaperçu. C'est le genre d'endroit où les familles de militaires s'installent pour oublier la guerre et s'élancer aveuglément dans les années 1950 à grand renfort de bourbon et de barbecues.

Sauf qu'il ne s'agit pas là d'une famille ordinaire.

J'appuie sur la sonnette et écoute, dans le vent cinglant, les carillons de Westminster, mes paumes moites contre le panier. J'examine le présent offert par le comité d'admission en guise de branche d'olivier ; un saladier en bois bon marché rempli de mets censés représenter les cultures américaine et allemande. Du pâté en boîte. Des stollens préparés par une des secrétaires. Des Oreo, une bouteille de riesling et un pack de six bières Pearl.

Alors que je m'apprête à sonner de nouveau, il entrouvre la porte.

— *Ja ?*

Le simple fait d'entendre cet accent me donne la chair de poule.

— Ouvrez, monsieur Krupp. C'est le lieutenant Anderson.

Il ouvre la porte en grand, révélant Frau Krupp et deux petits garçons baignés de la lumière jaune du vestibule.

Je songe à retourner dans la Jeep et à demander à Tony P. de prendre en charge cette admission à ma place. Non qu'il ait jamais été capable de dire si ces criminels cachaient quoi que ce soit. Il finit généralement

par écluser des bières avec eux après un bref coup d'œil à leurs bagages.

— Je suis là pour votre briefing d'admission, monsieur Krupp.

La mère serre ses enfants contre elle.

Il me fait signe d'entrer.

— *Guten Morgen.*

Comment réagirait Krupp si je sortais mon pistolet et que je l'agitais sous son nez comme s'amusaient à le faire avec nous les gardiens de Ravensbrück ?

— Tenez-vous-en à l'anglais, monsieur Krupp.

— Entrez, je vous prie, dit-il, tendant la main pour me guider.

Je recule d'un pas.

— Ne me touchez pas, monsieur.

C'est le même intérieur que toutes les autres maisons, plafond bas en crépi, rampes en fer noires menant à un salon encaissé, moquette portant encore les marques de l'aspirateur. Ça sent le nettoyeur ménager et les pancakes, et le seul objet dans la pièce est un meuble bas en chêne dans lequel est intégrée une télévision dont l'écran vert me fait penser à un œil grand ouvert.

Herr Krupp s'écarte, se tordant les mains.

— Nous n'avons pas encore beaucoup de mobilier, bien qu'on nous l'ait promis.

Il ne ressemble pas du tout à la photo de son dossier. Il a au moins dix ans de plus, il est un peu voûté et a perdu le sourire suffisant du temps du Reich. Un coup de sabre a laissé une cicatrice brillante qui court, pareille à un ver plat, le long de sa joue gauche. La marque d'honneur des aristocrates, la preuve qu'il peut supporter la douleur. C'est l'accessoire à la mode que tout escrimeur allemand rêvait de récolter en grand nombre, mais Herr Krupp s'est satisfait d'un seul.

Sans son uniforme SS, il paraît plus petit, ce qui n'empêche pas mes mains de transpirer.

La brune Frau Krupp est plus jolie en personne. Un bon point pour les fausses perles et la robe à jupon qu'elle a choisi de porter à une heure pareille, après avoir voyagé toute la nuit. À mon intention ? Elle n'est pas maquillée et semble inquiète, mais elle nouera vite des liens avec les épouses des autres nazis invités à participer au programme balistique. Elle apportera bientôt des gratins de thon aux buffets organisés à la piscine, lors desquels ses nouvelles amies et elle se remémoreront combien Hitler était beau.

— Quel est le but de cette entrevue ? demande-t-elle.

— De vous souhaiter officiellement la bienvenue.

Et de s'assurer que vous n'avez pas introduit clandestinement la moitié du trésor du Reich.

— Vous deux, attendez-moi dans la cuisine.

Elle serre les garçons un peu plus fort dans ses bras.

— Mais, les enfants...

— Est-ce que je dois me répéter ?

Tandis qu'ils s'éloignent en jetant des coups d'œil par-dessus leur épaule, je sors les Oreo du panier garni, mène les enfants à la télévision, l'allume et leur fais signe de s'asseoir devant.

En tailleur. Ce sont déjà de petits Américains. J'attends que le tube cathodique chauffe, et bientôt Bill Cullen apparaît avec une cravate rayée dans le jeu télévisé *Winner Takes All*.

« Voulez-vous décrocher la timbale ? » s'exclame le présentateur sous les applaudissements du public. Un chiropracteur de Grand Rapids vient de remporter un généreux stock de kits pour permanentes ainsi que deux cent cinquante dollars en obligations de guerre.

Le cadet lève vers moi ses yeux bleus pleins de larmes.

Ils sont si jeunes et effrayés. Ce n'est pas leur faute si leur père est un meurtrier.

Je lui tends le paquet de petits gâteaux.

— Vas-y, dis-je en allemand. Ouvre-le.

Panier garni à la main, je me dirige vers la cuisine, où les Krupp m'attendent sous des néons éblouissants qui leur donnent à tous deux un air maladif, assis à leur nouvelle table rouge cerise sur des chaises en simili-cuir. Leurs bagages sont empilés contre le mur et, sur le réfrigérateur, quelqu'un a coincé une carte postale sous un aimant en forme de soleil qui clame avec un grand sourire : « Bienvenue à El Paso ! » Une assiette de pancakes, sans doute envoyés par la cafétéria, est posée, intacte, sur le comptoir. Herr Krupp croise les jambes, bras repliés sur la poitrine.

Je lance la bière dans le frigo, m'appuie au comptoir et lis le dossier.

— Ah, je vois. Vous faites partie des gentils nazis. Ils vous ont donc concocté un CV dithyrambique. C'est ce que vous appelez un *Persilschein*, n'est-ce pas, monsieur Krupp ?

Il regarde par la fenêtre. Ils sont toujours stupéfaits quand on les accuse d'avoir fait quelque chose de mal.

— Que signifie ce mot, monsieur Krupp ?

— Détergent.

— Exact. Ça vous a blanchi comme il faut. Il est écrit ici que vous avez travaillé dans une ferme. Qu'on vous a poussé à soutenir Hitler, contre votre gré. Je crois que votre passé avait besoin d'une bonne lessive, pas vrai ? Heureusement que nous possédons d'autres rapports sur vous.

— C'est moi la victime, ici.

J'attrape mon porte-bloc.

— Nom ?

— Pourrions-nous remettre ceci à un autre jour ? demande Krupp. Nous venons à peine d'arriver, et ma femme est fatiguée de ce long voyage. L'examen médical dégradant qu'elle a été forcée de subir à l'atterrissage lui a été très désagréable. Et elle pense que le lait n'est pas frais.

— Nom.

— Herbert Krupp.

— Lieu de naissance ?

— Munich.

— Énumérez toutes les médailles que vous avez reçues au service de votre pays.

— Aucune.

— Pas même la croix du Mérite de guerre ? Pas de prix pour les Arts et les Sciences ?

Il passe ses doigts dans ses cheveux.

— Absolument pas.

— Dernier employeur ?

Il hésite et regarde autour de lui.

Je laisse mon stylo planer au-dessus de la case.

— Disons le Reich, ça suffira, dis-je.

Je remplis l'espace vide d'une croix gammée.

— Et où étiez-vous employé par le Reich, monsieur Krupp ?

— En périphérie de Bonn. Chez IG Farben.

— En qualité de ?

— Dans le secteur des produits ménagers. Des savons pour les femmes au foyer.

— Avez-vous visité des camps de concentration ?

— Très rarement. Et seulement quand on me l'ordonnait.

— Je vois ici que vous visitiez souvent un établissement d'IG Farben du nom d'IG Auschwitz. Buchenwald aussi.

— Je me rendais à certains endroits en tant qu'agent commercial.

— Je vois. Et vos visites aux camps n'avaient rien à voir avec la distribution de Zyklon B ? Pour faire une démonstration de son utilisation ?

— Hein ? Non, répond-il en fronçant les sourcils.

Je me tourne vers Frau Krupp.

— Vous savez ce que c'est, madame Krupp ? Le Zyklon B ?

Elle secoue la tête.

— C'est un pesticide à base de cyanure utilisé dans les camps de concentration nazis pour assassiner les prisonniers. Il est écrit ici que votre mari était l'adjoint du type qui dirigeait cette branche de l'entreprise.

Elle détourne le regard.

— Mais vous voilà ici, monsieur Krupp. Dans votre nouvelle cuisine de Canyon Road. Dernière question. Avez-vous en votre possession des espèces, des titres ou des biens qui n'auraient pas été déclarés sur le formulaire vingt et un ?

De la sueur perle sur sa lèvre supérieure.

— Il y a tellement de formulaires.

— Avez-vous en votre possession...

— *Nein.*

— En anglais, monsieur Krupp.

— Vous ne pourriez pas..., commence-t-il en tendant la main vers moi.

Je recule.

— Ne me touchez pas. Je ne le redirai pas.

Je jette le porte-bloc sur la table. Il atterrit avec un cliquetis qui les fait sursauter. Puis je me dirige vers la pile de valises. Chaque Samsonite bleu marine flambant neuve porte une étiquette en papier rouge sur laquelle sont imprimés en noir les mots BAGAGE INSPECTÉ.

J'enfile les gants d'un coup sec.

— Jolies valises neuves. On ne voyage pas léger, à ce que je vois.

Krupp se redresse un peu.

— Ils ont déjà fouillé nos bagages.

Je sors de derrière la pile un vanity-case sans étiquette et le hisse sur la table.

— Et ça ?

Les néons au plafond éclairent les gouttes de sueur sur le front de Krupp.

— Il contient les effets personnels de mon épouse.

Je me tourne vers elle.

— Ça ne vous dérange pas qu'une autre femme y jette un coup d'œil, si ?

Elle soutient mon regard avec un flegme remarquable.

Je soupèse le vanity-case.

— Il me semble bien lourd, madame Krupp. Une dame aussi jolie que vous n'a pas besoin d'autant de produits de beauté. Que dirait le Führer ?

J'ouvre la mallette, déplie mon canif d'un geste leste, et Frau Krupp laisse échapper un hoquet.

Herr Krupp se lève.

— Est-ce vraiment nécessaire ? J'ai été conduit ici par l'armée des États-Unis. J'exige de voir votre supérieur.

— Asseyez-vous, monsieur Krupp.

Il obtempère tandis que je pousse les pots et autres flacons et fends le fond en satin du vanity. J'y plonge la main, un bourdonnement de plaisir parcourant mon corps lorsque mes doigts traversent une couche de coton et trouvent la texture caractéristique du cuir grainé. J'en extrais une boîte en vachette rouge, sur le couvercle de laquelle sont gaufrés une croix gammée nazie et un aigle dorés. À l'intérieur, blottie dans le velours pourpre, repose une étoile rayonnante en argent avec,

en son centre, une plaque émaillée rouge bordée d'une ribambelle de diamants de belle taille et ornée de la tête dorée d'Athéna.

Le prix allemand de la nation pour les Arts et les Sciences.

Je suis à la fois bouleversée par sa beauté et écœurée de le voir en vrai. Pas étonnant qu'Albert Speer ait voulu le remporter.

Je soulève l'objet ; il est lourd dans ma paume.

— Il paraît que le lauréat devait porter une broche spéciale pour en supporter le poids.

Mme Krupp prend la parole :

— Nous ne saurions pas vous dire.

— Platine, non ? Avec ça, vous auriez pu aller jusqu'en Amérique du Sud.

La médaille brille sous les néons, l'or du casque d'Athéna reflétant mon visage.

Je fais face à Krupp.

— Pourquoi Hitler a-t-il créé ce prix ?

Il détourne les yeux.

— C'était censé remplacer le prix Nobel, n'est-ce pas ? Et comment Hitler appelait-il le Nobel ?

— Je ne...

— Répondez.

Krupp lève le menton mais évite toujours mon regard.

— Il l'appelait le prix des Juifs.

— Voilà. Et il était tellement susceptible que lorsqu'un pacifiste allemand l'a remporté, il l'a fait jeter dans un camp de concentration et a déclaré que plus aucun Allemand n'accepterait le Nobel. Son prix à lui, si, mais pas le Nobel. Je me trompe ?

Krupp me dévisage sans ciller.

— On vous l'a décernée, celle-là, ou vous l'avez piquée à un ami mort ?

— J'ignore d'où elle vient. Ma femme a emprunté cette mallette.

Je repose la médaille dans sa boîte.

— Vous pouvez arrêter votre cinéma. Je sais que vous avez supervisé en personne la livraison de Zyklon B à tous les camps de concentration de Hitler. Que vous en avez fait la démonstration sur des sujets humains. J'ai des traces écrites.

La femme émet un son étranglé et se cramponne à ses perles.

— Si j'étais aux commandes, vous vous balanceriez au bout d'une corde. Mais vous voilà ici et, à partir d'aujourd'hui, quand vous vous présenterez à la Zone C, vous ferez mieux de commencer à cracher vos prétendus secrets d'État scientifiques et les infos sur vos potes experts, ou on vous renverra illico dans votre patrie pour y être traduit en justice.

Je range la boîte dans mon sac et me dirige vers la porte avant de me raviser.

— Ah, monsieur Krupp, je serais curieuse de savoir une chose. Quand vous étiez à Buchenwald, est-ce que vous avez vu ce qui était écrit sur le portail à l'entrée ? La phrase en allemand tournée vers l'intérieur du camp pour que les prisonniers puissent la lire ?

Il secoue la tête.

— « *Jedem das Seine.* » Qu'est-ce que ça signifie, exactement ?

— Nous sommes très fatigués...

— Répondez-moi, monsieur Krupp.

Dans le salon, Bill Cullen rit et le public applaudit.

— On pourrait la traduire par : « À chacun ce qu'il mérite. »

— C'est exact, monsieur Krupp. Vous croyez que c'est ce que vous avez eu ? Ce que vous méritiez ? Madame Krupp ?

Ils me regardent tous deux sans sourciller.

Je me dirige vers la sortie.

— Pas la peine de me raccompagner. Et, au fait, le lait est frais. Le personnel militaire l'a apporté hier soir.

— *Jüdischer Hund*¹, dit la femme dans sa barbe.

Je me tourne vers elle.

— Qu'est-ce que vous avez dit ?

Elle baisse les yeux.

Je reviens sur mes pas et m'empare du pack de bières dans le frigo.

— Pour le bien de vos enfants, j'allais recommander qu'on soit indulgents envers vous pour cette histoire de médaille. Mais ces mômes se porteront mieux sans vous autres assassins, et je veillerai à ce que mon patron sache ce que vous avez essayé de faire.

J'ai besoin d'air. Je sors de là à la hâte, passant devant les garçons qui regardent toujours la télévision sans avoir touché au paquet d'Oreo. Karl punirait-il leurs parents ? Probablement pas. Il a fermé les yeux sur bien pire afin d'obtenir des scientifiques dans le cadre de son programme. Quelqu'un les aura tenus pour responsables, c'est déjà ça.

En route pour mon bureau au volant de la Jeep, le sable s'accumulant sur les essuie-glaces, j'ouvre une première canette de Pearl que j'avale d'un trait, puis une deuxième. Un bon petit déjeuner texan.

1. Chienne juive.

2

Arlette

Paris, France, 1952

L'AUBE SE LÈVE alors que je me fraye un chemin le long des rues verglacées de l'île de la Cité, en direction du café. Je coupe par le marché aux fleurs et aux oiseaux, dont les étals me protègent du vent impétueux qui souffle de la Seine. L'idée de retrouver Willie me traverse l'esprit, et je m'empresse de l'enfourer. Il est trop tôt pour penser à un crève-cœur pareil.

Voilà sept ans que la guerre est finie et le marché revient de loin, avec ses sols en béton et ses éventaires tout neufs. Plus d'Allemands en uniforme SS. Maintenant, chaque marchand garde dans son étal un transistor qui diffuse quelque aria grésillante ou le bulletin météo.

Je suis envieuse car je n'ai pas fait autant de chemin, pas plus que je ne me suis améliorée le moins du

monde. Alors que je passe devant une jolie petite gerbe de tubéreuses blanches, je serre contre moi mon sac à main, celui que j'ai fabriqué avec ma vieille robe de camp verte après que Josie et moi avons été libérées. Ces fleurs symbolisent l'innocence, chose que j'ai perdue depuis longtemps. Je continue à marcher. J'ai peu d'argent pour manger, et encore moins pour un bouquet. De toute façon, les fleurs blanches évoquent trop le mariage.

Je m'arrête et reviens sur mes pas. Je ne me marierai probablement jamais, alors pourquoi ne pas faire une folie ? Je tends mes derniers francs au marchand et glisse les fleurs dans le décolleté de ma robe, leurs pétales frais contre ma peau. Leur parfum à lui seul dit l'espoir.

Après tout, j'ai quelque chose à fêter.

Marcher reste douloureux, même tant d'années après, mais je me concentre sur la lettre dans ma poche car je meurs de curiosité.

Je la sors et vérifie encore une fois l'adresse de l'expéditeur.

Arrivée au café, dont les fenêtres sont éclairées d'une lueur ambrée dans l'obscurité, je contemple les lieux, les lettres noires de l'enseigne *Le Joyeux Oiseau* inscrites au-dessus de la porte. Cette ancienne cordonnerie est coincée au milieu d'une enfilade de boutiques dans une petite rue près de Notre-Dame, telle une molaire cariée dans une rangée de dents parfaitement saines. Elle ne paye pas de mine, mais c'est un canot de sauvetage pour moi et les deux autres serveuses, elles aussi survivantes de Ravensbrück, bien à l'abri du monde.

Je tourne la poignée en laiton et entre, aussitôt assaillie par l'odeur de tartines au lard et d'arabica flottant dans l'air. À l'intérieur il n'y a que six tables au plateau

de marbre veiné grêlé par des décennies de gouttes de café et une banquette de velours bordeaux usée le long d'un mur.

Marianne, la propriétaire, ouvre surtout pour nourrir les fleuristes, un pittoresque mélange d'hommes venus des quatre coins de France. Ils vivent de caféine et de cigarettes, vont et viennent à toute vapeur dans leur tablier cobalt entre le marché et les serres embuées des Halles, ravitaillant la ville frisquette en tulipes et renoncules.

Ce matin, nous organisons un petit événement caritatif dont les bénéfices seront reversés à une association de soutien aux survivants de Ravensbrück. Être un survivant est l'un des critères d'embauche fixés par Marianne, et Bep, Riekie et moi formons encore une sorte de famille concentrationnaire. Seule Josie est partie en Amérique. Bien que Bep et Riekie viennent de Hollande, elles sont là depuis que Ravensbrück a été libéré il y a sept ans et paraissent désormais aussi françaises que n'importe laquelle d'entre nous.

Marianne, une ancienne vendeuse de sardines aux Halles, est derrière le comptoir en train d'étendre de la pâte brisée au rouleau à pâtisserie tandis que Bep avance d'un pas rapide avec des verres sur un plateau.

— Qui les a lavés ? lance Marianne.

Plutôt que de porter une étoile jaune, cette femme pulpeuse aux cheveux frisottants a passé la guerre cachée dans un grenier de la taille d'un cercueil ; sa mère, elle, est morte à Ravensbrück. Cet endroit est sa vie, bien qu'elle commence à se lasser de son travail, comme l'attestent les cernes violacés sous ses yeux. Chaque matin, elle se lève à 4 heures pour moudre les grains de café et récupérer le carrelage au sol.

Elle s'approche du plateau et s'empare d'un verre d'eau.

— Il y a encore du rouge à lèvres sur celui-ci.

Son neveu Raphaël passe en coup de vent, muni d'un plateau chargé de tasses de café.

— C'est pas ma couleur.

Avec ses cheveux blonds, ses bras puissants et ses yeux verts bordés de cils noirs, Raphaël m'observe et j'attends le rire qui fusera forcément, car c'est la personne la plus drôle que je connaisse.

Je dépose mon bouquet dans un verre d'eau et me rappelle qu'il est important d'avoir l'air heureux.

Marianne m'attire contre elle, un bras autour de ma taille, libérant un effluve de savon à la lavande.

— Qu'est-ce que tu fais là, Arlette ? C'est ton jour de congé.

Je retire mon manteau d'un coup d'épaule.

— Ah, oui ?

Les jours se suivent et se ressemblent.

— Tu aurais besoin d'un calendrier. Et regarde-toi, avec ton crayon dans les cheveux. Tu devrais être chez toi en train de dessiner des robes, pas ici en train de fleurir cet endroit. Tu ferais une très bonne femme d'affaires.

— Les hommes se méfient des femmes ambitieuses.

— À quoi bon les hommes ? Tu prends soin de toi.

Je souris.

— Je fais juste ça pour le café.

Et parce que c'est la seule famille que j'aie jamais eue.

— Ma belle, tu as la peau sur les os. Tu as encore oublié de manger ?

Je ne sais plus. Du vieux chardonnay pour le dîner hier soir.

— Est-ce que tu t'es retrouvé un chat, au fait ?

Pourquoi lui ai-je confié mon plus fervent désir d'avoir un jour un chat roux que j'appellerais Safran ? J'écarte cette idée d'un geste.

— Non. J’attends de tomber sur le bon. Mais j’ai à peine les moyens de payer ma propre nourriture.

— Tout le monde va arriver en même temps dès qu’on ouvrira, fait remarquer Bep en traversant la pièce au pas de course.

Elle verse de l’eau bouillante dans une cafetière, laisse infuser les grains de café et appuie sur le piston.

— Le retard savamment calculé, ils ne connaissent pas.

Nous ne parlons jamais du camp, ni de son bébé, Théa, et de la *Kinderrzimmer*, mais Bep a bien récupéré, du moins en apparence. Elle est encore très frêle, avec la peau de la couleur d’un melon pas mûr ; ses cheveux sont maintenant assez longs pour être portés en une tresse épaisse qui descend dans son dos et elle a épousé un fromager lyonnais qui nous fournit toutes gratuitement en saint-marcellin bien fait. Ils ont un fils prénommé Rémi, et Bep prend enfin un peu de poids. Voilà des années que Marianne essaie de nous gaver comme des oies.

Cette chère Riekie se presse, les bras chargés d’une pile de chaises, ses cheveux blancs aussi fins que de la soie d’Amérique. Elle a encore le sourire facile et elle aussi épousé un Français, un fleuriste aux magnifiques yeux marron. Paul est exactement l’homme qu’il lui faut : il veille à ce que leur appartement regorge toujours de roses. Riekie, qui est la preuve vivante que le désir des hommes rend les femmes plus belles, n’a jamais eu l’air aussi radieuse. Nous savons toutes que Paul veut avoir des enfants, mais elle ne peut pas se résoudre à retomber enceinte.

Marianne elle-même a un soupirant, ce qui fait de moi la seule célibataire.

Je noue mon tablier et agite la lettre.

— Il est écrit « Wagner » sur l'adresse de retour.

Le silence tombe dans la salle.

Marianne s'approche.

— Alors ? Ouvre-la.

Riekie pose ses chaises.

— Ton Gunther ?

Je hoche la tête, les doigts tremblants.

Seul Raphaël n'attend pas en retenant son souffle.

J'ouvre l'enveloppe d'un coup de couteau à pain, déplie la page et lis à voix haute :

Chère mademoiselle Larue,

Eu égard à votre troisième lettre, nous vous demandons de cesser de nous écrire. Si vous persistez, nous vous informons par la présente que notre prochaine réponse sera d'intenter une action en justice.

Sincères salutations,

M. et Mme Werner Wagner

Je m'agrippe au rebord de l'évier.

— Oh, mon Dieu.

— Fais-moi voir, dit Bep en me prenant le message des mains. Les parents de Gunther ? Comment est-ce qu'ils osent te traiter comme ça ?

Riekie me frotte le dos.

— Tu les as déjà rencontrés ?

Je récupère la lettre et la glisse dans la poche de mon tablier.

— Non.

J'aurais au moins quelque chose de nouveau à mettre dans ma boîte à chagrin, celle que j'ai fabriquée dans le groupe des mères en deuil auquel j'ai participé un jour à l'église de Marianne. J'ai décoré une boîte à chaussures d'enfant dont un paroissien avait fait don, collé

de la dentelle de papier sur les côtés et écrit « Willie » sur le couvercle. C'est l'endroit idéal où garder les rares objets encore en ma possession qui me relie à mon fils. Une plume qui appartenait à Fleur, la fille que nous avons prise sous notre aile au camp. Une édition en tissu du *Chat botté*. Un anneau de dentition en caoutchouc. Et une mèche de cheveux blonds, presque de la même couleur que les miens, noués avec un ruban abricot. J'emporte mon petit cercueil d'amour partout où je vais.

— Eh bien, ils n'ont pas dit que leur fils était mort, fait remarquer Marianne en se penchant vers moi. Gunther est peut-être blessé. Et amnésique.

— Depuis sept ans ?

— Tu leur as déjà parlé de Willie ? C'est leur petit-fils, après tout.

— Non. Je n'ai jamais pu m'y résoudre. J'avais trop peur qu'ils me l'enlèvent. Mais peu importe. On a du travail.

Six heures sonnent à l'horloge murale et le chaos commence tandis que les marchands de fleurs s'engouffrent dans la salle, soufflant dans leurs mains pour les réchauffer, les poches bourrées de ficelle et de sécateurs, bérêts et bonnets n'offrant qu'une piètre protection face au froid.

Ils se disputent les meilleures places à table. Nous leur apportons leur café frais moulu tandis qu'ils discutent des problèmes de l'industrie florale, qui sont nombreux, fument et expriment leur continuels mécontentement du monde. D'autres clients entrent, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de place, et certains attendent dehors.

— Comment tu fais pour tenir un troquet sans café crème, Marianne ? lance un client. Quand est-ce que tu vas t'acheter une machine à expresso ?

— Quand c'est toi qui la paieras, riposte Marianne. Ça coûte plus cher que la baraque tout entière.